

«Gouverner»

Il fait nuit encore et la maison s'est remplie de bruits et de mouvements inhabituels. Tiré de son sommeil par ce remue-ménage, le gamin se frotte les yeux, s'extrait du lit et descend à la cuisine où de grosses marmites d'eau chauffent sur le potager. - Qu'est-ce qui se passe? «La Griotte, qui fait le veau, et il'est mal tourné, on est allé chercher de l'aide, et les voisins sont venus donner un coup de main».

Et voici l'un des mille événements, plus ou moins imprévus, qui viennent s'ajouter à la journée d'hiver du paysan, qu'il s'agisse d'une vache malade, de la neige abondante tombée au cours de la nuit et qu'il faut vite déblayer (pour pouvoir sortir le fumier et abreuver le troupeau à la fontaine), ou de tout autre incident plus ou moins grave ou ennuyeux. «Que fait donc, disaient-ils, le paysan durant tout l'hiver? Une fois les pommes de terre arrachées, les vaches «mises à crèche», à quoi peut-il bien s'occuper?».

L'essentiel de son travail quotidien, c'est évidemment de «gouverner» son bétail: une activité qui va lui prendre beaucoup de temps: le matin, de six à neuf heures environ et, le soir, de cinq à huit, en deux périodes à peu près semblables, à chaque extrémité de la journée. Et «gouverner», ce n'est pas seulement nourrir ses bêtes et traire les vaches! Il s'agit bien plutôt de nombreux travaux, tous indispensables et chaque jour répétés.

Gouverner son bétail, c'est d'abord ouvrir les crèches où le foin a été entassé à l'avance: les bêtes attendent le moment de manger et si, par hasard, l'heure tarde quelque peu, elles sauront manifester leur impatience par leur agitation et leurs meuglements! A peine les crèches sont-elles ouvertes à leur voracité que le paysan se mettra au nettoyage de l'écurie que ces dames et demoiselles ont abondamment souillée au cours de la nuit!

Racler, entasser le produit de leurs déjections nocturnes, le charger sur la brouette et conduire celle-ci dehors (pour autant qu'il n'ait pas trop neigé... voici de quoi être complètement réveillé! Mais déjà arrive le moment de la traite; avant de soulager les vaches de leur trop-plein de lait, il faudra encore donner un second repas et remplir les crèches de ce foin si précieux (la «tèche» baisse rudement...) Traire c'est un art plus difficile qu'il n'y paraît! En équilibre instable sur son «boutacul» le père, la tête appuyée contre le flanc de la «Griotte, amouille: c'est-à-dire qu'il presse délicatement les tétons de la vache, afin d'amorcer le processus: dès que le premier filet de lait jaillit, il empoigne son seillon - qu'il cale entre les deux genoux - et continue son mouvement régulier, en dirigeant dans le récipient les deux jets du précieux liquide. Cela va durer plus ou moins longtemps, selon la capacité laitière de la bête, et les mains habiles du trayeur solliciteront tour à tour les quatre tétons dans un ordre variable, selon l'abondance ou la faiblesse du débit... Tout cela en calmant la vache qui s'agite ou en changeant de place (attention à l'équilibre!) pour suivre les mouvements de la bête. De la première, il va ainsi passer à chacune des autres, répétant les mêmes opérations et vidant à chaque fois le seillon (plus ou moins plein) dans la boille qui attend sur sa tablette; à dix minutes par vache, en moyenne, une heure est vite passée.

Va-t-on déjeuner avant de porter le lait à la laiterie ou après? Cela dépendra de l'avancement du travail (et peut-être aussi des réclamations de l'estomac!) Voici tout de même deux heures bientôt que le père est à l'œuvre!

Et le «gouvernage» se poursuit au même rythme, succession de mouvements et d'actions réglés depuis tant d'années et de générations: conduire les

bêtes à la fontaine pour l'abreuvement biquotidien (en deux séries, pour faciliter la surveillance et éviter les bagarres); donner un dernier repas, de regain, celui-là (c'est le dessert, réservé aux vaches laitières!); nourrir les veaux nouveau-nés qui, dans leur précipitation, mettent les pattes dans le seillon!; étriller tout ce monde, afin d'enlever le plus gros de la saleté... Et puis, après avoir une nouvelle fois nettoyé l'écurie et remis un peu de paille et de sciure en litière, il faudra encore préparer le fourrage pour la prochaine étape du soir: couper d'abord, dans la tèche bien serrée, bien compacte, la quantité nécessaire; la descendre à la grange et là, dans la poussière, secouer vigoureusement foin et regain avant d'entasser, en réserve, ce qui n'est pas mis directement dans les crèches. Il sera bien neuf heures au moins lorsque le père pourra enfin quitter écurie et grange, après quelques ultimes vérifications; un coup d'œil à la «Feuille» et... il se mettra au travail!

Au travail: cela pourra signifier aussi bien, selon le temps et les exigences du jour: conduire sur les champs enneigés le traîneau chargé de fumier, ou la caisse à lisier remplie de liquide (malodorant; réparer telle ou telle pièce de la grange ou de l'écurie; conduire le cheval chez Ami, le maréchal-ferrant du Pont, mener au taureau, chez Quenet, aux Charbonnières, la vache en chaleur; et cent autres activités agricoles.

Mais, au moins deux fois sur trois, ce sera l'établi: la grande roue qu'on met en marche d'un souple mouvement du pied, le burin qui grince sur le coqueret... jusqu'à midi, puis tout le «tantôt» et, à cinq heures, il faudra «gouverner».

«A quoi pouvaient-ils bien s'occuper, ces paysans, l'hiver?»

Rh Dz

L'écurie

Un monde chaud et humide, un monde rassurant, avec cette forte odeur que pour finir tu ne sens même plus. Un monde de bruits aussi, discrets, avec celui des chaînes contre les abreuvoirs et les tuyaux d'eau qu'elles font vibrer, le bruit qu'elles font quand elles se couchent ou se lèvent, leurs geints, leurs souffles. Les bruits divers encore qu'elles font de leur énorme corps qui n'est qu'une machine en somme à enfourner de la nourriture, à la malaxer, à la transformer en d'interminables ruminements faits debout ou couché mais qu'elles semblent apprécier en leurs manières languissantes.

- Et si nous on ruminait aussi, se disait Auguste, peut-être qu'on serait moins stressé ?

On courrait ainsi après des choses essentielles, son ventre, à la place de le faire après des futilités sans nombre. Tu cours, tu cours, et jamais, Ô ! grand jamais, tu ne trouves quelque chose de solide au bout de ton chemin.

Leur souffle chaud et humide, il aimait à l'entendre. Il aimait tout en somme de cette écurie, de cette vie lente en laquelle il n'y aurait jamais aucun changement, c'était une certitude. L'écurie d'autrefois ou celle d'aujourd'hui, n'est-ce pas pareil, et même qu'il y a sans cesse des améliorations et que l'on voit peu à peu l'introduction de l'inox dans ce monde qui n'avait jamais été autrefois que de bois, de pierre et de chaux, de terre cuite parfois, de paille et de foin, avec quelques tuyaux sur la fin ? Mais toujours les vaches seraient ici pour donner, mis à part aussi le plus d'espace, la même ambiance. Elles seraient toujours là à ruminer, à te regarder de leurs gros yeux ronds, leurs yeux bovins, immenses, très noirs où tu décèle quoi, quelle pensée, quelle vision de toi ?

Il s'était habitué pour finir à la traite qu'au début il maîtrisait mal. Il avait appris la façon, le doigté. Il leur parlait aussi, aux bêtes. Il les tapait de la main mise à plat sur leur croupe puissante en leur lançant quelques mots avant de les pousser pour les déplacer et s'enfiler dessous avec le tabouret. Ici il était à quatre pieds, on le tenait par son plateau supérieur plein de bouse.

On venait de transformer l'éclairage. Des néons à la place des ampoules placées l'une au milieu de l'écurie, l'autre en bout, mais qui n'avaient qu'une faible puissance et par conséquent ne donnaient que peu de lumière. Et une lumière jaune. Tandis que maintenant, avec les néons, on en avait une blanche, moins chaleureuse et moins intime, ainsi qu'il en avait été depuis le jour déjà lointain où l'on avait introduit l'électricité pour la première fois dans le village, par contre plus régulière. On chaulait au printemps. On la faisait toute belle blanche, l'écurie, que très tôt pourtant l'on retrouvait avec ses bruns et ses jaunes pisseux sur les murs, partout, avec même des fragments de bouse pour aller jusqu'au plafond, quand elles vont clair, qu'elles rafent, qu'on dit, parce qu'elles sont allées en champ alors qu'il pleuvait trop, ou que l'herbe était trop fraîche, ou ceci ou cela. Elles recrépissaient les murs. Inutile de se formaliser. 12 vaches. On faisait facilement ses trois boilles pleines, et autant le matin que

le soir. Qu'on allait mener à la laiterie avec une petite remorque. Ca descend, il n'y a aucune peine, et puis l'on remonte à vide. Il s'était habitué à aller là-bas. A retrouver les autres paysans. Pas toujours facile de se glisser dans leurs discussions où l'on démonte le monde plutôt qu'on le refait. On a le mot sur tout, et l'on sait très exactement ce qu'il faut faire. Et les hommes, là-bas, ils attribuent à d'autres les défauts qu'ils ont, et même ils les amplifient pour les faire porter à ceux-là qu'ils soupçonnent des pires maux pour lesquels le seul remède serait la corde, ni plus ni moins. Aussi souvent il ne faisait pas de vieux os là-bas, préférant rentrer pour achever son ouvrage à l'écurie. Il était comme il est, le monde, et ce n'était pas cette confrérie de village un peu minable et où le fond n'est pas trop bon, appuyée là contre la chaudière, qui allait en modifier la marche, si peu que ce soit.

Alors Auguste, rentré à la maison, il achevait son ouvrage. Il retirait les dernières bouses, remettait de la paille fraîche et qui sent bon là où il y en a besoin. Il aimait à ce qu'elles se couchent au sec, les bêtes. Lui il dormait au sec, pas de raison pour que ses bêtes elles ne dorment pas au sec elles aussi. Les bêtes, on doit les traiter avec respect, et même avec amitié voire avec amour. Pour cela même que chaque départ d'une bête, il savait trop bien où elle finirait, lui fendait le cœur. La boucherie était pour lui tout ce qu'il y avait de plus affreux, c'était le sang, la chair à nu, l'horreur.

- Qu'est-ce que tu veux, Auguste, c'est la vie. Et puis tu es trop sensible.

Qu'est-ce qu'il y pouvait ? Heureusement la présence du bétail le calmait quand il se mettait à penser à ces choses. Il allait à l'une de ses bêtes, il lui empoignait le cotzon pour faire le tour avec ses deux bras. Tu es belle, toi, qu'il lui disait. C'était ici l'Anémone ou la Cerise. Bien entendu, qu'il connaissait tous leurs noms. Il sentait leur bonne odeur forte, le poil était rude par place. Et puis il y avait aussi le jeune bétail, et celui-ci on le mettait plus au fond de l'écurie, vers la fenêtre. Le tout était un vrai monde. On s'en ressortait bouseux et odorant, mais quand même, il était rassurant, ce monde, parce qu'il pourrait durer toujours. Une bête disparaissait, un veau naissait, il y avait toujours pour suivre. C'est pas possible que l'on ne puisse plus avoir un train de campagne, qu'il se disait. Ce serait la fin du monde.

C'est marrant, ça, quand il allait dans sa chambre, les bruits de l'écurie, les chaînes contre les tuyaux, il les entendait malgré la distance, encore que quand il tirait une droite depuis son lit jusqu'à l'écurie, ça ne représentait pas tant de ces mètres. Il y avait juste les parois et la grange et un peu du solin qui l'en séparait. Cela faisait-il cinq mètres ? Et quand il entendait ainsi les tuyaux, il savait qu'alors elles se grattaient contre l'abreuvoir. Et qu'elles se grattaient si fort qu'elles le faisaient bouger et qu'ainsi même les tuyaux résonnaient. Des fois, de l'une à l'autre, elles se bataillaient.

Au petit matin il descendait par la grange puis par l'échelle qui conduisait du solin à la fourragère. Pas plus de lumière ici qu'il ne le faut, un système d'éclairage resté déficient, où l'on ne tient guère à ce qu'il ait des lampes

toujours allumées et que l'on oublie. Le courant n'est pas donné. Qu'on améliore le tout viendrait en son temps. Les crèches restaient pareilles à ce qu'elles avaient été. Les crèches où les vaches plongent leur grosse tête par un trou ovale du côté de l'écurie et puis du côté de la fourragère, il y a le volet. Tu repousses le volet et le croches au fond de la crèche, le trou est libre pour toi qui peux y mettre du fourrage. Tu retires le volet et tu le croches oblique avec une poignée en fer dont le bout s'enchâsse dans un trou du béton, et voilà les vaches à table. Tu nettoies le fond des crèches une fois par semaine, et même tous les jours quand tu as le temps. Et même que tu mets du foin de qualité, les vaches ne pourront pas s'empêcher de trier, pour laisser les tiges des couiques dans le fond. Affourager, que cette opération de nourrir le bétail s'appelle. Il aimait ce moment là, Auguste. Le foin il l'avait coupé la veille, avec le coupe foin, il avait creusé un peu plus la tête, il avait agrandi une paroi droite comme un mur coupée au milieu du tas, gaffe de là-haut de ne pas tomber dans ce trou, tu te tues. Il avait passé le foin par un espace qu'il y a entre le plafond de la fourragère et le solin, il l'avait secoué pour lui enlever les poussières et puis il l'avait enfourné dans les crèches. On entendait le bruit du foin secoué, on entendait le bruit des crèches que l'on ouvre et que l'on ferme, puis l'on entendait bientôt le bruit des vaches, leurs souffles puissants, quand elles mettent leur tête dans le trou. Tout ça forme un monde. Un monde qu'il faut avoir connu pour le comprendre. Ces détails sont des tous. Et la fourragère sent bon le foin et le regain qu'on met avec souvent pour améliorer l'ordinaire. Et le tonneau de sel, en bois, humide, est là près de la porte, sous le lampadaire dont le verre a la forme d'une poire.

Et ainsi s'étiraient les jours, les semaines et les mois. Il n'y avait plus de heurt désormais, que le fait qu'une bête soit malade, qu'un veau naisse, ou qu'au domaine, une machine ne casse et nécessite une réparation. Il pensait sans hargne, désormais. On ne le dominait plus. Il ne dominait personne lui non plus, même pas les bêtes. Il possédait un monde. Il aurait été presque heureux, s'il n'y avait pas eu en lui cette angoisse toujours diffuse dont il ne savait pas le pourquoi, et qu'il attribuait à la vie, simplement. Car vivre et souffrir, qu'il se disait, Auguste, n'est-ce pas le propre de l'homme ?

La fourragère

Pourquoi fallait-il, avec le temps qui passe, qu'il se souvienne de plus en plus de lieux qu'il avait connus, principalement dans sa grande maison, alors même que les personnages, parfois, semblaient lui échapper ?

C'était même avec une précision photographique qu'il retrouvait des locaux. Comme cette fourragère, qui en arrivait parfois à l'obséder. La fourragère, c'est l'endroit où vous descendez le fourrage venu de la grange. Vous avez laissé un trou dans la tôle qui vous permet de glisser le foin de la grange à ce local d'affouragement. Du foin que vous avez coupé tout à l'heure. Avec un outil spécial qui s'appelle un coupe-foin. Son fil doit être tranchant comme un rasoir, afin de mordre avec aisance le fourrage tassé. Ça fait un bruit de pain que l'on coupe, ou de biscotte, ou de tout ce que vous voudrez, mais un bruit spécial. Il faut appuyer fort. Et si le fil n'est pas à convenance, vous ne coupez pas la masse du foin, votre outil, à la place de pénétrer dans cette matière, il reste en surface, celle-ci ressentie comme du caoutchouc. Ne pas trop endiabler, ni avec cet engin ni avec la fourche qui n'arrive guère sans cette coupe à détacher des fourchées un peu conséquentes.

Or donc, on expédie tout cela à la fourragère. On est dans l'obscurité, car dans cette grange, il n'y a que la lumière du jour qui ne provient que de deux seules fenêtres, aucune lumière électrique. Faudra décidément qu'on l'installe. Quand ? C'est là une autre question. On a bien sûr ouvert la porte, pas la toute grande, juste la petite qui est dans la grande. Et l'on voit danser des poussières dans les rares rayons de lumière qui parviennent jusqu'ici. Et ça sent bon le foin aussi. Et l'on expédie juste la quantité qu'il faudra pour un repas, deux au maximum, ce qui permettra de gagner du temps lors de l'affouragement de la fin de l'après-midi. Et puis, maintenant, l'on a le temps, avec cette bourrée de neige qui vous empêche presque de sortir, et qui surtout ne vous oblige plus à travailler au dehors, juste peut-être dégager à la pelle la planche à fumier pour tout à l'heure quand vous sortirez celui-ci de l'écurie.

Bon, le foin, en bas, dans la fourragère dont le sol est cimenté, on le répartit tout au long des crèches. Dans lesquelles on le mettra tout à l'heure, dans chacune, après qu'on ait ouvert le volet que l'on fixe dans le haut avec un verrou de fer rouillé, à cause de l'humidité. Un volet que l'on appelle la boranle.

Et il revoit tout cela, le local, comme le foin aussi. Le local, avec du côté de l'écurie, ces crèches ouvertes et fermées si souvent. Quand on ouvre les boranles, on voit l'ovale par lequel les vaches passent leurs têtes pour aller manger au fond de la crèche le foin que l'on a mis. C'est du béton. On en voit le bord brun tout usé par les frottements incessant du bétail, de son poil rugueux, de sa langue quand il lèche. De tout, quoi. Et une fois que le bétail, il a fini de manger, ce qui reste au fond de la crèche qui est très humide, à cause de la salive de l'animal en premier, ce sont les grandes couiques qu'il n'apprécie pas. Alors

il les laisse. Et alors aussi, il faudra les enlever pour les mettre tout à l'heure sur le fumier.



La seule photo que nous possédions de Gaston Rochat dans son écurie, juste derrière la porte de bois qui mène à la fourragère. Tout cela, il est évident, ne paie pas trop de mine ! Cela reste un univers sensible, affectueux et bien digne du souvenir.

Il voit aussi la paroi opposée, celle qui sépare ce local de la remise. Là c'est en bois. Des planches verticales. Qui vont jusqu'au plafond qui est en somme le pont de grange, avec des planches mises les unes à côté des autres, solides, au point que rien n'arriverait à les briser. Du côté de la fourragère, soit au plafond, elles sont lisses, mais un peu tachées des éternelles humidités du bétail qui se faufile partout. Brunes, presque noires. Des taches, certes, des colorations un peu douteuses parfois. Et il y a aussi les poutres longitudinales, de grandeur moyenne, qui reposent quant à elles sur des poutres mises en travers des deux parois, reposant sur des plots de granit pris dans les murs, celles-ci monstrueuses, et donc d'une solidité à toute épreuve. Où sont-elles, aujourd'hui, pouvait-il se demander, car il n'était pas possible qu'ils aient pu les jeter, eux qui gardaient tout. Et toutes ces poutres qu'ils enlèveraient au fur et à mesure des transformations de ces locaux, elles auraient une utilité. Oui, toutes. Ce qui rassurait, en quelque sorte. Ainsi rien ne serait perdu. Tout aurait trouvé un second usage.

Des poutres énormes. Il le faut, en ces lieux humides où le bois, avec le temps, à tendance à pourrir, au moins en surface. La lampe, une seule, elle est au ras du plafond, avec à l'origine une sorte de poire en verre que l'on pouvait visser. Marre de cette protection inutile. Il n'y a désormais plus qu'une ampoule nue. Et celle-ci, en plus, elle ne donne que peu. Une quarante watts peut-être, guère plus. Le bouton est à côté de la porte. L'un de ces anciens que l'on tourne, et qui a toujours un peu de jeu. On parle ici, question de matière, de bakélite. Ça ce casse un jour ou l'autre. Et la porte est de bois. Comme cette deuxième séparant la fourragère de l'écurie.

Un sol toujours humide. A cause du bétail et de ce matériau si peu sympathique qu'est le béton et qui n'est jamais trop sain, par ailleurs. Au travers de lui suinte vite l'humidité de la terre que l'on trouve immédiatement dessous, sans vide sanitaire. Ça ne se faisait pas. Et sur ce béton il y a donc le foin que l'on prend avec des fourches en fer, et ça fait un bruit typique sur le béton. Question de bruit, il y a aussi ces boracles que l'on ouvre et que l'on ferme. Il y a le grand souffle des animaux. Leur mâchouillement quand ils prennent le foin dans la mâchoire, le grincement des dents les unes contre les autres, le bruit des chaînes contre les tuyaux, car ici l'on est moderne. Fini d'envoyer les bêtes à la fontaine qui est à côté de l'église, à deux cents mètres, deux fois par jour. Et ça prenait bien une demi-heure par fois. Il fallait donc une heure rien que pour abreuver le bétail. Qui a maintenant des abreuvoirs automatiques. Il met le museau dedans, et cela pousse une sorte de large clapet en laiton qui permet à l'eau de s'écouler dans la vasque de fonte.

Et sur le sol de la fourragère, contre la paroi de bois, il y a aussi le tonneau à sel. Il est en bois. Tout humide du sel que l'on met dedans. Du sel pour le bétail, un peu rouge il semble. Pas qu'on le confonde avec le sel de cuisine qui est plus cher. Celui pour le bétail est d'ailleurs plus grossier. Et il mouille le bois du tonneau qui, à l'extérieur, a comme des fibres qui pointent. Si particulier. Un

tonneau avec des cercles en bois. Dessus un couvercle, pas que le mince de foin n'aille dedans quand on secoue le fourrage pour l'aérer, lui retirer ces poussières qu'il a, le rendre plus agréable pour le bétail. Faut tout de même un rien de soin, dans ces fermes. Et d'ailleurs le bétail, il ne mange pas n'importe quoi, il est difficile. Et quand le foin, il a moisi, on sent alors le moisi dans toute la fourragère, ce qui arrive parfois au temps de la récolte, lors de certains jours de pluie où l'on n'arrive plus à le sécher, il le refuse. Faut alors le servir comme litière et lui trouver autre chose. Et s'il ne le refuse pas et qu'il n'est pas d'une bonne qualité, le lait, il baisse. C'est ainsi.

Ô fourragère. Endroit semble-t-il où rien ne pouvait arriver. C'était comme un refuge. Le lieu où travaillaient les employés italiens, plus tard son père qui avait abandonné sa laiterie, là-bas. Alors maintenant il faisait tout lui-même, l'affouragement comme la traite. Tous les jours, et même deux fois par jour. On le revoit, le père, avec sa casquette, avec son mandzon ou sa veste de toile bleue qui te laisse facilement les épaules un peu froides. Il secouait le foin. Il était monté à la grange pour le couper tout à l'heure. Il avait un peu de peine à cause d'une mauvaise jambe, alors il avait passé par les escaliers, c'est-à-dire par l'appartement et non par l'échelle qui est au fond de la fourragère. Il charriait du mince de foin avec ses gros souliers. Il ne balayait pas. Pas dans le ménage. Là-bas, dans la fourragère, ou à l'écurie seulement. Et il était monté sur la tête de foin même qu'il avait une mauvaise jambe. Il faisait avec. Il se yuquait là-haut, comme on dit.

On le revoit, pas toujours content que l'on soit là à l'ennuyer avec nos questions. Car pour ses fils, et notamment pour ce troisième pas plus dégnoulé qu'il ne le faut, pas son job que les soins au bétail et la traite. Il n'en avait pas le goût. Il aimait mieux voir et sentir que de pratiquer. Et l'on pouvait croire que cela, cette vie de la campagne, avec le bétail juste de l'autre côté de ces crèches, pouvait durer toujours. Que ce qui constituait cette vie ordinaire, allait pouvoir se poursuivre de toute éternité. Avec ce père à l'œuvre. Avec son allure, ses habitudes, sa manière de parler, de concevoir l'existence. On ne savait même pas, en fait, que ce monde-là était un rien trop petit pour survivre. Et que réellement, cette vie-là, ce n'était qu'en attendant qu'elle s'éteigne de manière définitive.

Et pourtant, quand l'on est là, c'est chaud. C'est vivant. C'est la vie, oui. C'est plein d'odeurs, de bruits. C'est sombre. Et cette pénombre n'est pas désagréable. Au contraire, elle rend les lieux, le fond de la fourragère surtout, un rien mystérieux. Qu'y a-t-il ? Rien, si ce n'est le fourrage et ces crèches que l'on ouvre et que l'on ferme, avec l'écurie derrière, tout le long. Et au fond de la fourragère, sur un tiers de la longueur, disons, c'est un gros mur de pierre et de chaux qui la sépare de la remise. Un mur épais, solide, support du centre de la maison. Il ne bougera jamais. Il restera là aussi longtemps que celle-ci vivra.

Fermons les yeux et revoyons tout cela. Sans oublier un seul clou. C'est vrai, les anciens propriétaires, ils mettaient des clous partout. Des centaines de clous.

On se demande à quoi ils pouvaient servir : suspendre une veste, une ficelle, une chaise à traire, un objet quelconque. Mais pourquoi ces centaines de clous ? On a besoin de suspendre quelque chose, hop, on plante un clou, et puis un autre clou. Et puis, pour nous qui suivrons, ce sera la rude tâche de presque tous les enlever. On le fera pendant des années. On aurait pu en remplir des boîtes pleines, des brouettes. Une manie qu'ils avaient, on suppose. Ou une vraie maladie, allez savoir.

On revoit les fourches, debout, posées contre la paroi de bois, non loin du tonneau à sel. Le balai fait avec de la blanchette ou un autre arbuste quelconque. On les achète. A l'écurie, le balai, usé comme il se doit, il est plein de catolles de bouse prises dans sa masse ou au bout de ses petites tiges. On entend les portes qui s'ouvrent et se ferment. C'est notre père qui passe. Ou l'employé. Les époques se mélangent. On entend les bruits d'ici, de la ferme, de l'eau qui coule dans les tuyaux parce qu'une vache a mis sa tête dans l'abreuvoir et boit. Ce bruit d'eau, d'ailleurs, on l'entend jusque dans sa chambre à coucher. Et cela a quelque chose de rassurant aux heures de repos. C'est qu'il y a le bétail, là-bas, la nuit, et celui-ci, il vit. Il vous rassure de ses respirations tranquilles et lourdes que l'on devine à distance. Un bétail avec lequel aussi par ailleurs on a plein d'avaros. Des bêtes qu'on aime. Auxquelles on s'attache. Ces drames qu'il y a parfois avec elles. C'est là l'un des points les plus douloureux de l'élevage. La souffrance des animaux, leur détresse quand ça ne va pas. On voit leurs gros yeux pleins d'inquiétude. Et l'on sait que la vie, au final, n'est drôle pour personne, puisqu'il faut la quitter un jour. Et que l'on aura souffert. Et que l'on posera sans cesse cette question : pourquoi avons-nous vécu, pour qui, dans quel but. Et l'on ne sait que trop bien la réponse. De but il n'y en a pas. C'est simplement le hasard, rien de plus. Non, aucune justification ni aucune finalité à notre existence.

Et ce serait ainsi pour chacune des pièces de l'ensemble de la maison. Avec les odeurs. La disposition des lieux et de chacune des choses qui meublent ces espaces qui sont chacun comme un refuge dans cet environnement sacré de son enfance. Et le bruit des portes. Et celui des pas sur le sol, de béton, de pierre ou de planches. Et la voix des gens, quand on les croise, qu'on leur demande quelque chose ou qu'on leur répond quand ils nous on dit :

- Où vas-tu ?

Et l'on ne va jamais bien loin. On navigue une fois de plus dans cette immense maison où chacun de ses moindres espaces a fini par nous devenir si familier que c'est une vraie partie de nous-mêmes.

Quitter cela un jour sera un drame...



C'était à peu de chose près ça, notre gouvernage, mis à part que des ouvertures pratiquées dans le mur du fond permettait de mettre le fourrage directement dans les crèches depuis la fourragère.